

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jeudis

ABONNEMENT :

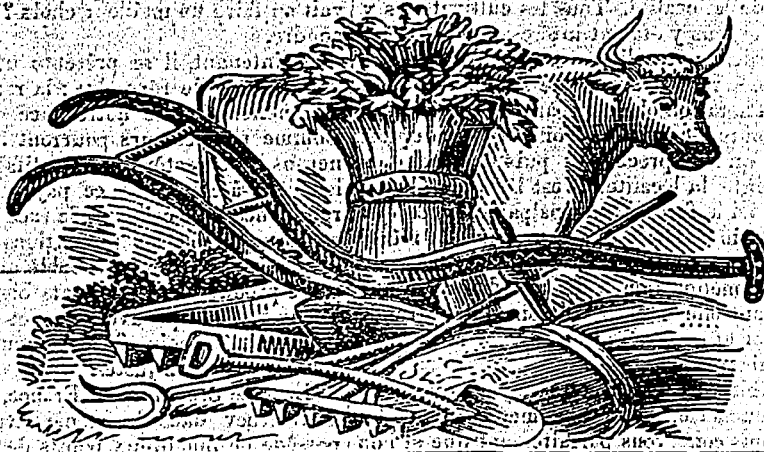
\$1.00, payée invariablement d'avance.

L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.



ANNONCES :

1e insertion, 10 cts. la ligne
2e " etc. 3 cts. "

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

Emparons-nous de soi, et nous voulons conserver notre nationalité.

Firmin H. Proulx, Editeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco

CAUSERIE AGRICOLE

Races bovines de l'Angleterre.

RACE ALDERNEY.—Il existe depuis longtemps dans les îles de la Manche, voisines de la côte Française, mais appartenant à la Grande Bretagne, une race de bêtes à cornes très-recommandable, non pas tant par sa conformation que par ses heureuses aptitudes laitières. Cette race c'est celle que nous connaissons sous le nom de *race d'Alderney* et que l'on nomme aussi quelquefois *race de Jersey* et *race de Guernesey*.

L'origine de cette race est très-peu connue. Cependant bon nombre d'opinions diverses ont été formulées à cet égard, mais plusieurs reposent sur des probabilités peu justifiables et sur quelques faits assez contestables, pour qu'il nous soit permis de ne les accepter qu'avec la plus grande réserve.

D'après l'une de ces opinions, la race d'Alderney n'aurait pas d'autre origine que la race normande. Il paraît qu'à l'époque où le Duché de Normandie était soumis dans toute son étendue à la puissance d'un seul maître, il s'est fait dans les îles de la Manche de nombreuses importations d'animaux de la race Normande. Mais cette opinion est plus que contestable. Car d'abord, le commerce des îles avec le continent était alors à peu près nul, soit parce qu'on trouvait ailleurs de meilleurs débouchés, soit parce que les hostilités presque continuelles qui existaient entre la France et l'Angleterre rendaient ce commerce très-difficile. Malgré cela cependant, on pourrait encore croire à une parenté assez rapprochée entre les deux races, si l'on pouvait reconnaître quelques points de ressemblance assez marqués; mais non, au contraire, la conformation, la taille de la race d'Alderney n'a que peu ou point d'analogie avec celle de Normandie. Cette opinion n'est donc pas soutenable et n'a ou que très-peu de partisans.

Il est bien vrai qu'en Angleterre, on donne assez souvent le nom de race normande à la race des îles; mais, on comprend bien qu'il n'y a rien de moins judicieux que de baser son opinion sur une simple identité de nom!

Aussi plusieurs auteurs sont-ils d'un avis tout-à-fait différent. Chez eux, il est à peu près hors de doute que la race bretonne serait le point de départ de la race Alderney. Une grande analogie de formes, de dimensions et d'aptitudes donnent beaucoup de crédit à cette hypothèse. D'après M. Emile Beaudement, les deux races auraient à peu près la même taille moyenne, leurs qualités et leurs défauts seraient communs, leurs cornes offriraient la même disposition, et très-souvent la même courbure, la couleur du poil présenterait les mêmes nuances et les mêmes teintes. Toutes seraient plus remarquables par la qualité du lait que par sa quantité. Il est juste cependant de faire remarquer que la race des îles s'éloigne énormément de celle de la Bretagne par l'état avancé d'amélioration où elle se trouve. Mais cela n'influe en rien sur les caractères généraux; et si la dernière n'a pas suivi la première dans ses mouvements de progression, c'est qu'elle n'a pas eu cette main habile qui a fait sa rivale ce que nous la voyons aujourd'hui une des premières races laitières et certainement une des meilleures pour la fabrication de la crème.

Une fois arrivée dans les îles normandes, la race bretonne y aurait trouvé un climat d'une grande douceur et une nourriture excellente qui auraient tout d'abord contribué à lui faire prendre le dessus sur les autres sujets de la race nés sur le continent. Puis vinrent les guerres entre la France et l'Angleterre qui isolèrent complètement les îles. Enfin, ces dernières mêmes prohibèrent, sous les peines les plus sévères, toute importation de bétail étranger. Toutes ces causes réunies contribuèrent, dans une forte mesure, à conserver la race sans aucun mélange de sang étranger, à favoriser la sélection, et à créer un type spécial et complètement pur de tout alliage. Quoiqu'il en soit de toutes ces opinions plus ou moins fondées, il n'en est pas moins incontestable que la race Alderney n'a, depuis plusieurs siècles, subi aucun croisement, et que toutes ses améliorations, elle ne les doit qu'à elle-même, au moyen de la sélection. C'est un fait important à constater, pour les cultivateurs canadiens surtout, qui sentent depuis assez longtemps le besoin d'amé-

liorer leurs bêtes laitières et qui ont besoin dans ce travail d'un guide sûr et éclairé.

Les habitants des îles normandes se sont donnés un but à atteindre et ils ont incessamment travaillé à l'atteindre en fixant sans aucun secours étranger, les qualités et les aptitudes qu'ils voulaient propager.

L'amélioration de la race s'est formée par le concours de la population toute entière de la localité. Tous les cultivateurs y ont mis la main, parce que tous y étaient intéressés et que les circonstances les y poussaient naturellement. Agglomérée sur une espace très restreinte, la race pouvait être suivie avec une grande exactitude; l'amélioration obtenue par un propriétaire, était immédiatement remarquée par son voisin qui l'adoptait en raison des avantages qu'elle procurait; puis de proche en proche, elle profitait à toute la localité. C'est là la marche de toute amélioration; mais ici le fait est plus palpable, parce que l'étendue était plus restreinte et les résultats par cela même plus frappants.

Alors on conçoit que l'amélioration a dû marcher avec une grande rapidité; cependant elle a encore besoin d'une grande surveillance pour s'achever et se généraliser, car la race avait des défauts difficiles à vaincre.

Les auteurs anglais, habitués à n'avoir sous les yeux que leurs magnifiques bêtes de boucherie, ont grandement critiqué les animaux d'Alderney. Nous concevons parfaitement que si l'on cherche dans cette race laitière, la conformation des types de boucherie, on se trompera énormément, et on y remarquera de nombreux défauts: une poitrine mal faite, une épine dorsale trop infléchie dans la région des reins surtout, un ventre trop volumineux, des os trop saillants, défauts très-graves dans un animal de boucherie. Mais ce n'est pas en ce sens que la race s'est acquise une grande renommée et que nous voudrions la faire remarquer; c'est comme bête laitière et sous ce dernier rapport, elle possède de nombreuses qualités qui la rendent très-précieuse.

Les améliorateurs de cette race se sont proposés un autre but que d'obtenir des bêtes remarquables par leurs facultés laitières, et partant de là, ils ont atténué et effacé les défauts qui les déparaient et augmenté ou relevé les qualités qu'elles possédaient déjà. C'est ainsi qu'ils peuvent montrer maintenant une excellente race capable de lutter victorieusement avec la race Ayrshire, sinon sur la quantité du moins sur la qualité du lait.

Le moyen unique qu'ont employé les améliorateurs de la race des îles normandes dans la formation de la race actuelle a été la sélection. Comme nous l'avons vu, les circonstances s'y prêtaient admirablement. Les reproducteurs mâles et femelles étaient choisis dans la race elle-même et on ne permettait à aucun animal étranger d'entrer dans le pays comme reproducteur. L'administration intérieure de l'île comprenant les immenses avantages de la sélection vint en aide à l'initiative particulière et lança des prohibitions qui ferma la porte à toute importation. "Pour sauvegarder la pureté de la race insulaire, dit M. E. Beaudement, la législature de 1789 a pris des mesures prohibitives, encore en vigueur, qui défendent l'importation de tout animal reproducteur, taureau, génisse ou veau. Des amendes et des confiscations sont édictées contre les contrevenants; les animaux sont abattus au profit des pauvres."

La sagesse de ces prohibitions ne saurait être contestée, car elles n'ont pas peu contribué à la création d'une des meilleures races connues pour la production du lait. C'était d'ailleurs le moyen le plus sûr d'arriver à un bon résultat. Des croisements ont déjà été essayés entre quelques races anglaises, les Devons et les Herefords entre autres et la race d'Alderney, mais ils n'ont pas produit des sujets bien recommandables sous le rap-

port laitier; les métis ont pris quelques-uns des caractères des bêtes de boucherie, mais ils n'ont pas conservé l'aptitude laitière qui distinguait leurs ascendants de la race d'Alderney. Tandis que la sélection a toujours eu de bons résultats.

Ces faits prouvent que le perfectionnement de la race ne pouvait s'obtenir que par une sélection intelligente et persévérante, et c'est cette voie si bien tracée que l'on a prise. Pouvaient-on faire un meilleur choix? Les résultats sont là pour répondre.

Maintenant, il se présente une question à laquelle nous allons essayer de répondre: la race d'Alderney peut-elle servir à l'amélioration de notre race canadienne de bêtes-à-cornes? Comme nos lecteurs pourront le remarquer lorsque nous donnerons les caractères distinctifs de la race que nous étudions, les bêtes-à-cornes de ce pays ont de nombreux points de ressemblance avec celles de la race des îles normandes, tant par la conformation et les proportions que par les aptitudes; et, cependant, il n'est pas probable qu'un croisement entre ces deux races produise des résultats bien remarquables. Nous n'avons aucun fait qui prouve que cet avancé soit exact; mais nous pouvons néanmoins faire quelques comparaisons et en tirer des conclusions assez justes.

La race bretonne, en France, se trouve, vis-à-vis de la race d'Alderney dans la même situation que la nôtre; elle aussi possède de nombreux points de contact avec la race insulaire. Suivant M. Beaudement, auteur des plus compétents, il s'est fait dans ces derniers temps des croisements entre les deux races; mais "les produits des croisements, dit notre auteur, ne sont guère améliorés, en général, dans leur conformation, et on ne les cherche pas comme animaux reproducteurs; ils acquièrent souvent plus de qualités laitières et beurrières qu'on n'en trouve dans la race locale." N'est-il pas plus probable que les croisements entre la race canadienne et la race d'Alderney n'auraient pas d'autres résultats.

D'ailleurs, voici une opinion que nous avons souvent fait connaître et que nous rappellerons ici parce que le sujet nous y pousse naturellement. Notre race canadienne possède déjà à un degré très-remarquable les qualités et les aptitudes qui font la renommée de la race insulaire. Chez un grand nombre d'individus, ces aptitudes sont assez développées pour qu'il soit préférable de chercher à les propager et à les augmenter par les mêmes moyens qui ont si bien réussi aux cultivateurs des îles de la manche: par la sélection enfin.

Les éleveurs anglais sont certainement au premier rang dans le monde entier; mais comment en sont-ils arrivés là? C'est en suivant certains principes bien déterminés et en agissant suivant les circonstances et les besoins de la consommation. Alors, si nous voulons marcher sur leurs traces et les suivre même de loin, ce n'est pas précisément en leur empruntant leurs animaux; mais plutôt en adoptant les principes qui les ont si sûrement guidés.

Nous avons sous les yeux un besoin d'amélioration tout-à-fait analogue à celui auquel ils ont satisfait. Nous voulons améliorer une race laitière sous le rapport de l'augmentation de la faculté laitière. Eux aussi ont voulu la même chose et ils ont adopté la sélection pure et simple, parce que dans cette dernière circonstance c'était le moyen le plus certain et le plus efficace; pourquoi agirions-nous autrement? A quoi nous conduisent et qu'ont produit jusqu'à présent tous ces croisements faits sans but arrêté, avec des reproducteurs nullement appropriés à l'amélioration désirée?

Nous insistons beaucoup sur l'amélioration de nos bêtes laitières par la sélection, parce que nous sommes convaincu que nul autre moyen n'est plus convenable. Si l'on nous demandait de faire connaître un moyen d'améliorer notre race porcine; ou

notre race de mouton, nous ne donnerions certainement pas la sélection comme le meilleur. Car pour que la sélection amène une amélioration rapide et certaine, il faut que la race sur laquelle on opère possède déjà à un degré assez remarquable les aptitudes et les qualités que l'on veut augmenter. Or, les vaches canadiennes sont déjà remarquables par la qualité et souvent par la quantité de leur lait; la sélection leur convient donc pour en faire de meilleures laitières. Mais le porc canadien n'a pas une très-forte aptitude à l'engraissement, tout le monde l'avoue et notre mouton n'a pas une belle laine généralement; alors que ferait la sélection dans ces deux cas puisque le germe même des aptitudes que l'on veut fixer n'existe pas? Evidemment très-peu de chose, aussi n'est-ce pas pour ces animaux que nous recommandons la sélection.

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

Les nouvelles qui nous arrivent d'Europe ne sont pas rassurantes. La guerre pourrait bien éclater entre la Prusse et la France et gagner le reste de l'Europe. La succession au trône d'Espagne en serait l'occasion, sinon la cause. La révolution, une fois de plus, aura mis le feu aux poudres, et il est probable qu'elle saura en profiter.

La Prusse qui jusqu'à présent n'avait pas paru s'occuper beaucoup des affaires d'Espagne, est soudain entrée en lice. M. Bismark qui sait toujours attendre le moment favorable, et qui ne joue pas mal ses cartes, a présenté son candidat au trône d'Espagne avec prestesse, et il était presque accepté lorsque les autres puissances ont appris la chose.

Si le prince de Hohenzollern qui est le candidat de la Prusse est définitivement accepté, la guerre est inévitable, à moins qu'on ne convoque à la hâte le grand congrès de la Paix. Nous ne voyons que M. Loyson ci-devant Père Hyacinthe, et son digne acolyte, l'abbé Gratry qui puissent jeter de l'eau froide sur cet incendie.

C'est le temps pour eux d'alligner leurs phrases creuses, et d'en essayer l'effet sur les puissances européennes. Toutes les nations sont sœurs: il faut qu'elles s'embrassent, et que M. Loyson étende sur elles le grand manteau de ses trois grandes religions.

Les nouvelles de Belgique sont meilleures. Les élections qui viennent de s'y faire, ont donné une preuve de plus de la vivacité de la Foi Catholique dans ce pays. La lutte a été régulièrement engagée sur le terrain religieux, et le libéralisme a été vaincu malgré toutes les intrigues et les scandaleuses iniquités du Gouvernement.

On lit dans le *Bien public* de Gand :

" Nous avons remporté une belle victoire et nous avons le droit d'en être fiers.

" Battu à Audenarde, battu à Verviers, battu à Soignies, battu à Charleroi, battu même à Anous, où il perd M. de Brouckere, représentant du doctrinarisme hypocrite, le ministre libéral a reçu à Gand le coup mortel.

" Honneur aux catholiques de l'arrondissement de Gand!

" La lutte a été acharnée; le triomphe n'en est que plus éclatant. Lutter contre toutes les influences du pouvoir, lutter contre une pression administrative dont rougirait le dernier sous-préfet de l'empire français, c'est une rude tâche. Le succès que nous avons remporté atteste d'autant mieux la puissance de l'opinion catholique dans l'arrondissement de Gand.

" C'est en effet comme catholiques que nos candidats se sont présentés aux électeurs; c'est comme catholiques que

" nous les avons défendus dans la presse; c'est comme catholiques qu'ils triomphent!"

L'*Impartial du Loiret*, organe du catholicisme libéral à Orléans, ayant blâmé certains prêtres orléanais d'avoir présenté au Saint-Père une adresse, où ils exprimaient des opinions contraires à celles de leur évêque, Mgr. Dupanloup, l'*Univers* lui répond :

" Jusqu'ici c'est la thèse ordinaire: le prêtre n'a le droit de parler que s'il goûte les brochures du P. Gratry et pense comme les abbés de la défunte *Concorde*, ou les bébés politiques du *Français*. Mais si son esprit et son cœur sont tournés vers Rome, s'il est avec la grande majorité du Concile, avec le Pape, il doit se taire. Autrement, il manquera à sa mission de paix et de charité..... L'homme qui pour user du droit de dire tout haut ce qu'il pense brave certaines colères, est au-dessus de certaines ironies."

L'*Impartial du Loiret*, malgré tout, est scandalisé de la conduite de ces prêtres orléanais, et il soutient qu'ils ne peuvent protester de leur amour pour le Pape sans faire pièce à leur Evêque. Heureusement, le Pape a pensé différemment, et il a adressé un bref bien flatteur aux courageux prêtres d'Orléans. Il a fait le même honneur au clergé du diocèse de Saint-Brieuc.

Les événements que nous pourrions enregistrer pour notre pays ne sont ni bien nombreux ni bien intéressants. Toute la semaine, les journaux ont été remplis de comptes-rendus, des distributions de prix. De tous les coins du pays se sont envolés vers le toit paternel les élèves des collèges et des couvents, et mille échos ont répété les éloges et les félicitations que leur ont adressés les amis de l'éducation.

Nos hommes d'état attendent avec anxiété la manifestation complète et certaine des sentiments de la mère-patrie à notre égard. On comprend que la politique anglaise domine entièrement la nôtre et que le programme du ministre Gladstone peut modifier considérablement celui du gouvernement canadien.

Nous recevons à l'instant le *Journal de Québec* du 8 juillet, qui contient plus d'une colonne d'injures à notre adresse. Suivant son habitude, M. l'écrivain du *Journal* laisse à peu près de côté ce dont il est question, et il veut nous attirer sur un terrain où il sait que nous ne pouvons pas descendre.

C'est loyal et généreux, et nous devons nous attendre à ce bon procédé de la part d'un gentilhomme aussi policé.

M. l'écrivain du *Journal* nous fait de longues théories sur l'obéissance et sur le respect. Il faut voir le ton et le style qu'il y emploie :

" Ce n'est pas sur notre ignorance personnelle qu'il a gémi l'orgueilleux petit homme, et la leçon de subordination, de respect parfait pour l'autorité et de soumission sacerdotale pour tout ce qui émane de la source dont on émane, restera un enseignement triste à qualifier."

Que voulez-vous? Le style c'est l'homme, et pour me servir de son poli langage, il émane de la source dont on émane!

Chateaubriand disait: " C'est la beauté des sentiments qui fait la beauté du style. Quand l'âme est élevée, les paroles tombent d'en haut, et l'expression noble suit toujours la noble pensée. Horace et le Stagirite n'apprennent pas tout l'art: il y a des délicatesses et des mystères de langage qui ne peuvent être révélés à l'écrivain que par la probité de son cœur, et qui n'enseignent point les préceptes de la rhétorique."

Prenant ces principes pour vrais on ne peut pas exiger que le style du *Journal* possède ces deux belles qualités, la noblesse et la délicatesse.

Il y a dans l'article du *Journal* bien des absurdités que nous pourrions relever. Nous aimons mieux laisser passer.

Le public comprendra qu'il est malvenu à nous prêcher le respect, l'homme qui non seulement n'a respecté aucune réputation, mais qui ne s'est pas respecté lui-même. Nous ne pouvons pas non plus accepter une leçon d'obéissance de l'homme qui n'a jamais obéi qu'à ses instincts d'ambition et de cupidité.

Si M. Tartufe veut absolument édifier ses lecteurs en affichant un grand respect pour l'autorité, qu'il ne commence donc pas par la trahir devant le public pour y faire juger un débat qui nous concerne, mais qui ne regarde ni le *Journal* ni le public, tribunal d'ailleurs incompetent.

CORRESPONDANCE

Monsieur, l'Éditeur,

Je demande un petit coin dans votre excellente *Gazette des Campagnes* pour vous faire connaître un détail d'économie domestique que j'ai observé par ici; j'ose espérer qu'il sera agréable à plus d'un de vos lecteurs.

Vous savez que le lait constitue en grande partie l'aliment du cultivateur; vous savez aussi que c'est le beurre qui fait sa fortune. Pour lui, il n'est guère d'autres moyens de *faire un peu d'argent*, comme on dit.

Or, comment concilier ces deux choses: dépenser une grande partie du lait pour la subsistance de ceux qui du matin au soir affrontent les plus rudes travaux et faire du beurre en quantité suffisante pour l'échanger contre une somme d'argent qui permet d'acheter tous les objets indispensables à la maison et que chacun ne saurait faire par soi-même? — N'est-ce pas un problème insoluble?

Mon cher Monsieur, quelques femmes industrieuses ont trouvé ce secret. Il existe, paraît-il, dans la manière de *traire les vaches*.

Il faut traire les vaches dans deux vases différents. Dans un de ces vases on *traite* la vache seulement la moitié de son lait, et dans l'autre on *traite* immédiatement l'autre moitié. Le premier lait est pauvre et fait une *crème* relativement *mince*, tandis que la seconde est extrêmement riche, fait une *crème épaisse* et donne un beurre excellent.

Pour les dépenses de la maison, le premier lait est absolument ce qu'il faut, il nourrit parfaitement et suffit à toutes les exigences de n'importe quelle famille. Et cependant la quantité de beurre ne diminue pas sensiblement. Le bon lait n'est pas touché et la mère de famille, est surprise d'avoir, à l'automne, un bon nombre de *belles tinettes* de beurre qui donnent un revenu magnifique.

Voilà, Monsieur, l'Éditeur, ce que j'ai observé. Depuis longtemps on fait ici l'expérience de cette *recette* et c'est à elle en grande partie, peut-être, que les braves habitants de la Rivière-du-Sud doivent leurs petites fortunes.

UN VOYAGEUR.

St. Pierre, R. S., 6 juillet 1870.

Le dépeuplement des campagnes

(Suite.)

Des écoles de village organisées comme nous le désirons ne laisseraient plus désertor vers les villes les plus capables de ces jeunes gens auxquels elles seraient parvenues à inspirer ce goût du savoir, qui naît du savoir même. Ils seraient tous accueillis avec empressement par les fermes départementales, par les écoles d'agriculture, qui ne repoussent que ces élèves à prétentions qui veulent beaucoup savoir en apprenant peu.

Rien de ce qui doit contribuer à former un bon agriculteur n'est étranger à leur enseignement. Elles suppléent à cette éducation libérale d'aujourd'hui qui prépare à toutes les carrières, si ce n'est à la plus libérale de toutes. Elles savent distinguer le *progrès* et le *changement*, deux choses que l'on confond beaucoup trop, en agriculture et ailleurs. Leur théorie, qui n'est que la pratique raisonnée, l'expérience acquise, résolvant les objections par les produits, combattra vigoureusement le stoïcisme de la routine qui persiste à ne reconnaître à la science agricole que le privilège de faire les plus beaux raisonnements et les plus mauvaises récoltes. Il ne pourra plus continuer à soutenir que l'agriculture est l'art de se ruiner honnêtement.

C'est de ces établissements d'instruction agricole d'un degré supérieur que nous espérons voir sortir de jeunes agronomes éclairés et courageux qui, possédant tout ce qu'il faut pour devenir propriétaires d'un trop petit domaine, auront l'énergie nécessaire pour se mettre à la tête d'une grande exploitation, et embrasser l'honorable et avantageuse profession de fermier.

Voilà l'honorable carrière pouvant conduire à la richesse, vers laquelle nous voudrions guider ces jeunes hommes qui une éducation mal dirigée a dégoûtés de leur position sans leur donner les moyens de se placer ailleurs.

Ils trouveraient à satisfaire toute leur intelligence, toute l'expansion de leur vie, dans le gouvernement de ce petit royaume qu'on appelle une ferme, qui leur offrirait de plus cette noble indépendance à laquelle la conscience seule peut imposer des devoirs.

L'exemple de leur vie occupée d'une manière si heureuse, si utile à eux et aux autres, retiendrait à la campagne beaucoup de ces émigrants vers les grandes villes qui vont se jeter tête baissée dans les voies si encombrées de l'ambition, toujours étroites et basses, où, si souvent, on ne parvient à avancer qu'en rampant.

Il y a dans l'exemple une puissance qui les surpasse toutes; sans y songer, on redresse les autres en marchant droit. Le fils imite son père plus volontiers qu'il ne l'écoute. L'exemple est la plus pénétrante et la plus douce des influences. *Præcepta docent, exempla trahunt.*

En voyant tant de belles maisons de campagne laissées si souvent désertes par leurs opulents propriétaires, on comprend que le pauvre villageois veuille les imiter, échanger sa chétive demeure contre une habitation quelconque dans ces villes, si préférées par les riches, et où il doit, lui aussi, espérer qu'il se trouvera mieux.

Ce sont donc les privilégiés de la fortune et de l'intelligence qu'il faut chercher à ramener à leurs maisons des champs, afin que leur exemple, ce précepte visible, puisse exercer autour d'eux sa puissante influence.

Leur présence actuelle fera encore plus de bien que leur absence n'avait fait de mal. Ils imiteront ainsi le repentir véritable, qui procède par voie de réparation.

Comme tous les propriétaires intelligents que les circonstances ont appelés à surveiller la culture de leur domaine, ils ne résisteront pas au désir de l'améliorer, et c'est sur eux seuls maintenant que doivent compter les amis du progrès agricole. Tout ce que le travailleur a pu faire avec ses bras pour la mise en valeur du sol, il l'a déjà fait; il n'y a désormais, comme le reconnaît un savant économiste, que la science et le capital qui puissent faire davantage.

« Un enfant, nous dit le chancelier Lhopital, ne sourit pas à son père qu'il n'a jamais vu, ni la terre à son maître, qu'elle ne connaît pas. »

Pour bien cultiver la terre il faut l'aimer. Elle s'empresse d'accueillir avec toutes ses bonnes grâces le propriétaire qui ne veut pas rester un étranger pour elle, et il la trouve toujours

disposée à rendre avec générosité les caresses qu'elle reçoit.

Par leur résidence à la campagne, les hommes que nous y appelons deviendraient les bienfaiteurs de l'industrie agricole, les vrais apôtres du progrès. Leurs champs fertilisés, ne tarderaient pas à prouver leur reconnaissance pour cette résolution, qu'aucun homme raisonnable ne saurait regarder comme un sacrifice.

Faire du bien à l'agriculture, notre mère-nourricière à tous, donner du travail à ceux qui en manquent, les fixer ainsi dans leurs villages au moment où ils s'apprentent à les désertir, comment trouver un emploi plus légitime et plus satisfaisant de son temps et de sa fortune ?

C'est dans les champs que l'agriculteur, mûri par l'expérience de la vie, faisant la prospérité de tous en s'occupant de la sienne, trouvera, ce qu'il est si difficile de rencontrer ailleurs, ce repos sans fadeur, cet intérêt dans le calme, seul bonheur qui soit à la portée de l'homme intelligent et sage.

Séparé des agitations bruyantes et des plaisirs frêlés de la ville, estimant à leur juste valeur tous ces biens illusaires, meilleurs à espérer qu'à posséder, sa vie douce et sereine lui rappellera chaque jour qu'un jardin fut le berceau du monde, et que c'était alors que l'homme habitait dans un paradis.—
G. DE LA BAUME.

Savez-vous nager ?

(Traduit de l'*American Agriculturist* pour la *Gazette de Sorel*.)

Tous les garçons, toutes les filles devraient savoir nager. On croit naturellement que la natation est plus appropriée aux garçons qu'aux filles ; mais ces dernières, ce nous semble, en ont un besoin presque aussi immédiat que les premiers. Nager est un grand amusement, et les garçons ne devraient pas seuls en profiter.

Afin de prévenir tout accident, il importe que chacun soit en état de nager, ou, au moins, se tenir la tête hors de l'eau. Il y a un temps où les enfants peuvent apprendre l'art de nager : c'est lorsque les parents y donnent leur consentement. Quant à la sûreté de l'endroit où doit se faire cet apprentissage, les enfants doivent toujours s'en rapporter au jugement de personnes plus âgées ; et il vaut mieux que ceux qui ne savent pas nager se fassent accompagner, jusqu'à ce qu'ils aient appris à le faire, par quelqu'un d'un âge plus avancé qu'eux mêmes. En nageant, ayez toujours le soin de vous diriger vers le rivage. Une fois que l'eau s'élève jusqu'à votre poitrine, tournez-vous vers le rivage, et essayez de nager ; faites-le avec calme et sans vous exciter outre mesure. Sans doute que votre essai doit avoir lieu dans une place où l'eau devient par degrés plus profonde, dont le fond est sûr, où le courant n'est pas trop fort. Il y a des choses au sujet desquelles les jeunes gens ne devraient pas se fier à leurs propres jugements. Si vous avez appris à nager en caleçons, mettez de vieux pantalons et essayez si vous pourrez nager dans ce nouveau costume : vous trouverez d'abord la chose difficile, mais vous réussirez. Voyez ensuite si vous nagez avec une chemise et un habit, et enfin avec des chaussures. Bien peu de personnes apprennent à nager avec leurs vêtements, et c'est pourtant la partie la plus importante de la natation. Celui qui tombe à l'eau par accident, n'a pas le temps de se déshabiller ; et il ne faut pas attendre que de telles occasions se présentent pour constater qu'il est beaucoup plus difficile de nager avec ses habits qu lorsqu'on est dépouillé presque entièrement.

Quant aux manières de nager, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de suivre les instructions d'un ami plus âgé ou d'un parent. Efforcez-vous d'être un robuste nageur, avant que de vous livrer aux évolutions fantastiques de la natation. Apprenez d'abord à nager, puis à flotter, et enfin à refouler l'eau ; ce sont les choses les plus utiles au nageur, qui pourra leur ajouter plus tard, s'il le juge à propos, autant de tours et de façons de son choix qu'il le désirera.

Du choix des poules pour la reproduction

On doit toujours apporter le plus grand soin dans le choix des poules destinées à la reproduction. On parvient par ce moyen à améliorer considérablement la race.

La poule doit être douce, bien emplumée, avoir le bassin large et l'abdomen gros et pendant, très richement garni de plumes ; elle doit s'occuper constamment à chercher sa nourriture et témoigner la plus grande tendresse pour ses poussins. Si on ne veut avoir des poules que pour la ponte, on peut se passer de coq ; les poules pondent tout autant. Il ne faut pas non plus oublier que les œufs non fécondés se conservent plus facilement que les autres.

Les poules engraisent facilement et ont une chair délicate lorsqu'elles ont à la fois la huppe abondante, la crête volumineuse, les pattes noires ou bleuâtres, on d'un bleu foncé, les os légers, la peau blanche et fine.

Les poules sont bonnes ponduses quand elles ont à la fois : l'oreille d'un blanc mat, lorsque ses plumes sont touffues, longues et pendantes.

Les poules sont couveuses lorsqu'elles ont à la fois, le corps trapu et bas sur pattes, les cuisses garnies de plumes légères et abondantes.

Travaux du mois de juillet

(Suite.)

Depuis la fin de juin et le commencement de juillet, on continue à *rechausser* les patates et le blé d'Inde. Ordinairement le *rechaussage* se donne en deux fois à quinze jours d'intervalle. Si les patates ont reçu les hersages que nous avons déjà fait connaître, il n'est pas nécessaire de les sarcler avant de les rechausser ; mais pour le blé d'Inde, on fait précéder cette dernière opération d'un bon sarclage à la houe à cheval ou à la gratte entre les lignes.

On sarcle également les betteraves, les carottes, les fèves, les choux, le tabac. C'est lors de ce sarclage qu'on fait l'*éclaircissage* des plantes semées à demeure, c'est-à-dire l'enlèvement des plantes surabondantes. Cette opération délicate doit être faite aussitôt que possible ; mais il n'est pas bon de la faire avant que les plantes aient atteint deux ou trois pouces de hauteur.

On sarcle aussi le lin semé au commencement de juin, lorsque la croissance des mauvaises herbes l'exige.

Vers la fin du mois, lorsque les gousses inférieures des fèves commencent à paraître, on coupe le sommet des plantes afin d'empêcher la formation de nouvelles fleurs et de favoriser le développement des fruits. Cette opération se fait au moyen d'une faucille.

Enfin les navets hâtifs peuvent encore être semés pendant ce mois.

Des prairies.—C'est en juillet pour la presque totalité des cultures en Canada que l'on fauche, fané et rentre le produit des prairies ; opérations qui se continuent peu dans une grande partie du mois suivant.

Une grande erreur s'est introduite dans les opérations agricoles au sujet des prairies : généralement on fauche trop tard. Il en résulte une foule d'inconvénients. Les plantes épuisent d'autant plus le sol qu'elles l'occupent plus longtemps ; en vieillissant sur pied, les tiges jaunissent et perdent de leur valeur ; le fourrage n'est plus ni aussi nourrissant ni aussi succulent ; une prairie fauchée lorsque les plantes sont mûres repousse difficilement ; et, pour les prairies de trèfle en particulier, en fauchant tard, on se prive d'une deuxième coupe, ou du moins on l'affaiblit beaucoup. Cependant, il ne faut pas non plus faucher trop tôt, parce qu'on y perdrait sur la quantité. La meilleure époque c'est lorsque les plantes sont en pleine floraison.

Des chevaux.—Ce mois est le commencement des grands travaux de la récolte et aussi des grandes chaleurs ; Les attelages sont alors sujets à des affections dues surtout aux refroidissements. Pour les en préserver, on les frotera avec un bouchon de foin ou de paille en les dételant et on interceptera tous les courants d'eau. Les écuries devront en outre être propres et bien aérées ; mais généralement on ne nourrit les chevaux à l'étable que lorsque les travaux obligent à leur donner une nourriture plus substantielle que celle qu'ils prennent au pâturage.

Il est très-recommandable à cette époque de changer les heures de travail ; par exemple, faire partir les attelages à quatre heures le matin et les faire rentrer à dix heures, puis ne les faire sortir qu'à deux ou même qu'à trois et les faire rentrer à huit. Les animaux se reposent pendant les fortes chaleurs du jour.

On peut faire travailler maintenant, mais sans les échauffer, les juments qui ont pouliné dans le mois précédent.

Petite chronique

En dépit des secours que l'on a donnés aux incendies du Saguenay, une grande détresse règne encore dans ce district. Les malheureux habitants ont réussi, à force de sacrifices, à ensemen- cer leurs terres, mais aujourd'hui ils manquent d'une foule de choses : meubles, voitures, harnais, etc.

Le comité présidé par le Révd. M. D. Racine, curé de Chicoutimi, a adressé une requête au Gouvernement de Québec pour demander \$25,000 en faveur des incendies. Cette somme distribuée entre ces malheureux, donnerait \$50 à chacun. Ils estiment qu'elle serait à peine suffisante pour faire face aux besoins les plus urgents.

La paroisse des Trois-Pistoles a donné \$968 tant en effet qu'en argent, en faveur des incendiés du Saguenay. La paroisse de Joliette a également souscrit \$315.73 en faveur de ces malheureux incendiés.

Les citoyens de Chicago ont souscrit une somme de \$489 pour les incendiés, dont \$303 pour ceux de Québec et \$186 pour ceux du Saguenay.

Les moulins à farine de MM. Parkins, à la Côte St. Paul, ont été entièrement détruits par le feu le 6 juillet. La perte est de 75,000 minots de blé et une immense quantité de farine.

La pêche au saumon, cette année, a été très-abondante. On rapporte qu'à Gaspé il en a été expédié 8,100 quarts.

LA RÉCOLTE.—Le blé est récolté dans le Kentucky et le sud de l'Illinois, de l'Indiana et de l'Ohio. Cette récolte est en général meilleure qu'on ne s'y attendait. Quant aux autres produits, ils ont, à peu près partout, une très-belle apparence. Les orages et la grêle ont causé de grands dommages dans plusieurs localités. Un de nos abonnés nous écrit du comté de Coshocton, Ohio : Nous faisons la moisson des blés qui ont été en bien des endroits endommagés par la grêle. Les champs qui ont été épargnés par la grêle, ne donneront eux-mêmes qu'une demi-récolte, le maïs n'est pas très-avancé pour la saison. Une dépêche de Chicago nous donne les nouvelles suivantes : " La récolte du blé est presque terminée dans le sud de l'Illinois. On assure que c'est la meilleure que l'on ait fait dans cette région depuis bien des années. Le maïs est beau. "

" Voici maintenant les renseignements que nous trouvons dans le dernier rapport du Conseil d'Agriculture, de Washington : " De toutes les données fournies à ce Bureau par ses correspondants et par les journaux, on peut conclure que la récolte de blé de cette année sera de plusieurs millions de boisseaux inférieure à celle de 1869. L'Illinois—l'Etat le plus important par son blé—en récoltera 17 p. c. de moins que l'année dernière. La Californie qui, eu égard à sa population, produit beaucoup plus de blé qu'aucun autre Etat, n'en donnera pas, comme en 1869, 21,500,000 boisseaux ; elle en donnera à peine quinze millions. La moyenne du rendement, pour tout le pays, sera d'environ douze boisseaux. " —Nous donnons ces chiffres pour ce qu'ils valent, et sans jurer que les spéculateurs n'y ont pas touché. Dans ces derniers temps, la spéculation à la hausse a fait rage sur les marchés de l'Ouest, et principalement sur celui de Chicago. C'est pour cela que nous n'acceptons que sous bénéfice d'inventaire les mauvais bruits qui courent sur la récolte de blé.—*Phare des Lacs.*

RECETTES

Pour fumer la viande

Ceux qui n'ont pas de petite maison spécialement destinée à cet usage, peuvent se servir d'un tonneau vide de mélasse, et pratiquer près de la terre une ouverture assez large pour y pas-

ser une casserole avec quelques charbons. Les copeaux secs d'étable sont le meilleur aliment de la fumée, qui ne doit pas être en plus grande quantité qu'il n'en faut pour entourer le jambon. Les copeaux exigent plus de feu, par conséquent peuvent plus facilement occasionner l'incendie. Ceux qui ne peuvent point se procurer de tonneaux vides de mélasse, peuvent se servir également de grandes boîtes, par exemple de boîtes vides de marchandises.—F. G.—*Semaine Agricole.*

Pour mettre le bardeau à l'épreuve du feu

Mettre dans un vaste auge 1 minot de chaux vive, 1 minot de sel de saumure et 5 ou 6 livres de potasse ; répandre sur le tout de l'eau en quantité suffisante pour faire fleurir la chaux, et dissoudre la potasse et le sel ; plonger dans cette solution les boîtes de bardeaux par un bout, et ensuite par l'autre, et les y laisser chaque fois, pendant deux heures. Enfin, quand le bardeau est employé, laver deux fois de suite, tous les deux ou trois ans, le bardeau sur le toit, avec l'eau de la solution.—F. G.

Pour conserver le cuir

Faire fondre dans le même vase, 20 parties de suif et 3 parties de résine, et bien mêler le tout. Dans un autre vase, faire dissoudre 7 parties de bon savon à laver dans 70 parties d'eau de pluie pure. Faire bouillir le contenu de ce dernier vase, y mêler le contenu du premier, et faire bouillir de nouveau. Cette solution conserve le cuir des chaussures et les harnais surtout.—F. G.

Contre les éruptions

Faites dissoudre du sel Epsom (sel à purger) et lavez-en les parties malades deux ou trois fois par jour.

Contre les sueurs nocturnes

Prenez quinze à vingt gouttes d'elixir de vitriol une ou deux fois par jour ; la dernière dose devant être prise le soir avant de se coucher. De temps en temps on peut y substituer du thé de sauge froid.

Moyen facile de faire du cirage liquide

Prenez deux onces de noir de fumée, une demi-cuillerée à soupe d'huile douce, une demi-once de sucre brun. Mélangez parfaitement ces trois substances ensemble, puis ajoutez peu à peu un demiard de bière et une cuillerée à thé de gomme arabique. Agitez le vase pour faciliter la dissolution de la gomme arabique, après quoi on peut en faire usage.

F U I L L E T O N

LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

XVII

Comment Charlot trouva moyen de pénétrer dans une maison inabordable.

(Suite.)

Le Docteur réfléchit un moment, et continua avec plus de calme. — Soyez discret et silencieux ; vous pourrez encore avoir besoin de moi ! n'ayez pas peur ; je serai près de vous, quoique invisible, à l'heure du danger, et quand vous m'attendrez le moins, vous me trouverez à vos côtés.

Il leur dit adieu d'un geste rapide, et avant que Georges fut revenu de sa surprise, il avait disparu.

Georges France et Charlot se trouvèrent ainsi seuls dans la rue.

Que faire ? Afin de s'assurer de la vérité de ce qu'on venait de leur dire, ils ne risquaient rien à sonner, et à demander, si on leur ouvrait, des renseignements sur une personne imaginaire. Charlot profiterait de cet instant pour reconnaître les abords de la place,

Ils approchèrent donc de la porte, et Charlot se tint autant que possible dans l'ombre.

Georges sonna. . . pas de réponse. . . Il sonna encore, mais sans plus de succès.

Après avoir attendu près de dix minutes inutilement, ils regardèrent tristement l'autre côté de la rue.

— Je ne quitterai pas d'ici avant d'avoir trouvé moyen de la sauver, dit Georges ; mais d'abord, nous ferons bien d'examiner les rues voisines ; comme cela, personne ne pourra entrer ni sortir sans que nous le sachions.

— Si quelqu'un entre, qu'est-ce qui nous empêcherait d'entrer en même temps ? demanda Charlot.

— Pour qu'on nous saisisse et qu'on nous jette à la porte. Non, non, le docteur Raymond avait raison ; nous n'avons de chance de succès qu'en étant prudents.

Tout en causant ainsi, ils se tenaient cachés par l'angle d'un mur, lorsque tout à coup ils entendirent le bruit des roues d'une voiture, à l'entrée de la rue.

— Si cette voiture va dans cette maison, dit Charlot, avec résolution, je la suivrai.

La voiture approchait lentement, et à la lumière des lanternes, nos amis virent que le cocher, qui laissait flotter les rênes, était à moitié endormi sur son siège.

Ils se glissèrent tout près.

— C'est Rodolphe Mortagne, peut-être, murmura Georges.

— Non, dit Charlot, qui avait jeté adroitement un coup d'œil dans la voiture ; elle était vide.

Alors une pensée lui traversa l'esprit avec la rapidité de l'éclair.

— Ecoutez, monsieur Georges, dit-il, en saisissant le bras de son compagnon, et en lui parlant vivement à l'oreille. Cette voiture va évidemment dans la maison. J'ai un plan, je n'ai pas le temps de vous l'expliquer ; mais si vous aimez Emma Keradeuc, laissez-moi faire. Restez ici, et avant qu'il se soit écoulé une heure, j'ouvrirai cette porte en dedans et vous entrerez.

— Etes-vous fou, Charlot ?

— Non, non ; fiez-vous à moi, une fois. Ne bougez pas d'ici, monsieur Georges, ne bougez pas avant que je vous appelle.

Sans attendre de réponse, Charlot glissa le long du mur, et atteignit la voiture juste au moment où elle allait s'arrêter devant la porte.

Le cocher fit entendre un coup de sifflet long et retentissant.

La résolution de Charlot fut prise en un clin d'œil. Il passa sous la voiture, s'accrocha aux ressorts, avec les pieds et les mains, et resta ainsi suspendu entre la terre et la boîte.

Un petit guichet s'entr'ouvrit dans la grande porte, et une figure apparut dans l'ouverture.

— Ah ! c'est vous John, dit une voix.

— Qui voulez-vous que ce soit ? répliqua le cocher en riant ; ouvrez la porte.

— Oui, mais pas avant que vous ne m'avez donné le mot. Je n'ai pas oublié mes ordres.

— Alerte ! Etes-vous content ?

— Cela suffit.

La lourde porte roula sur ses gonds.

Un instant la voiture entra dans la cour, et Charlot y pénétra bravement avec elle.

La porte se referma avec bruit, et Georges France, qui se tenait en face, le dos appuyé contre la muraille, resta seul dans la rue.

XVIII

Dans la forteresse

La voiture traversa une cour large et mal pavée, et s'arrêta sous une remise.

Charlot se tint constamment suspendu aux ressorts, et sans être aperçu, tandis que le cocher descendit de son siège et détela ses chevaux. Ce qu'il fallut d'énergie au jeune marin pour conserver sa position et ne pas bouger, on le comprendra aisément.

Pendant que le cocher s'occupait de sa besogne, le portier lui demanda pourquoi il rentrait si tard.

— Je n'ai pas eu le choix, parbleu ! répondit le cocher. Ce n'est que ce soir que j'ai reçu l'ordre de me tenir prêt à partir pour

un long voyage, demain matin, et la voiture avait besoin de réparations.

— Un voyage ! répéta le portier ; alors, les deux françaises vont changer de quartiers ?

— Les deux ? se dit Charlot ; qui peut être l'autre ?

Car, comme tous les habitants de Saint-Servan, il s'était persuadé que la pauvre Jeanne avait péri en tombant dans la mer. Certainement rien n'était plus loin de son idée que de penser qu'elle était la compagne d'Emma.

— Savez-vous où Monsieur va les conduire ? demanda le portier, qui était curieux comme tous ses pareils.

— Non, et si je le savais je ne le dirais pas : quand je suis payé pour garder un secret, je le garde.

— A moins qu'on ne vous offre davantage pour le livrer, murmura l'autre.

Le cocher allait répondre avec colère, quand son camarade lui frappa doucement sur l'épaule.

— Allons, allons : ne vous fâchez pas, dit-il ; je serais désolé de vous offenser. Venez avec moi prendre un petit verre, avant de vous coucher. La porte se gardera bien toute seule, d'autant mieux, qu'à présent tout le monde est rentré.

— Vous n'avez pas été dérangé, depuis tantôt ?

— Non ; quelqu'un a bien sonné, mais comme on a pas donné le signal, j'ai laissé faire.

Ils poussèrent alors les portes de l'écurie, et s'éloignèrent, à la grande joie de Charlot.

Il était temps, car ses forces le trahissaient.

— Ouf ! fit-il, en se laissant tomber à terre ; si ces imbéciles étaient restés quelques minutes de plus, j'étais perdu.

Il s'approcha de la porte, et l'entr'ouvrit avec précaution.

Tout était silencieux dans la cour.

Il attendit quelques minutes sans bouger, de crainte que le cocher ou le portier n'eussent oublié quelque chose.

Puis il sortit tout doucement, et se tenant dans l'ombre, il observa la place tout autour de lui.

La maison, qui était située au fond de la cour, était sombre et silencieuse comme un tombeau, pas un signe de vie, pas un filet de lumière aux fenêtres.

La loge du portier était à main droite, et elle était éclairée par une petite lampe.

Charlot se glissa de ce côté, tout le long du mur.

La porte était à demi poussée. Il entra, et se trouva dans une sorte de petite boîte, dont tout l'ameublement consistait en un lit, une table et une chaise. Mais Charlot ne prit pas le temps d'inventorier son contenu.

Il aperçut ce qu'il cherchait, la clef. Il la prit, et sortit vite.

Une seconde après il l'introduisit dans la serrure de la grande porte, — spsit. . . spsit. . . murmura-t-il, en approchant ses lèvres de l'ouverture.

Il n'attendit pas longtemps. Georges accourut, et se glissa par l'entrebaillement. Puis la porte se referma immédiatement.

— Comment avez-vous pu, commença Georges, mais Charlot l'arrêta.

— Je vous expliquerai cela plus tard, dit-il. Ce que nous avons à faire, pour le moment, dit-il, c'est de pénétrer dans cette maison, car j'en ai entendu assez pour être convaincu de l'honnêteté de notre ami noir. Mademoiselle Emma est là. Et il indiqua en parlant, le sombre bâtiment dans l'ombre duquel ils se tenaient.

Le cœur de Georges France battit violemment.

— Je vais essayer, dit-il ; si vous voulez veiller ici, tandis que. . .

Charlot l'interrompit de nouveau.

— Non, M. Georges, il a été convenu que nous partagerions le danger, et il peut y en avoir derrière ces murailles.

— Tu es un noble cœur ! dit Georges, en lui serrant la main.

Laisant de côté la grande porte, à laquelle on arrivait par un escalier en pierre qu'éclairaient en ce moment les rayons de la lune, ils passèrent dans une petite cour, et examinèrent les alentours de la maison. Ils virent plusieurs portes qu'ils essayèrent l'une après l'autre.

Toutes étaient barrées en dedans.

Un profond silence régnait dans l'hôtel.

— Que faire ? dit Georges, en se retirant dans l'ombre.

— Parbleu ! briser l'une des portes, répondit Charlot à la fois

est tout pourri !

Georges secoua la tête.

— Nous alarmerions la maison, dit-il, et nous nous perdriions sans la sauver.

— Si seulement il y avait une fenêtre sans volets, fit observer Charlot.

— Regarde... en voilà une ! répliqua Georges, en l'interrompant.

Et il indiqua une fenêtre qui était à huit ou dix pieds de terre. Elle était protégée seulement par des barreaux en bois, et semblait donner sur les cuisines.

— Je vais monter sur tes épaules, Charlot, et ainsi j'atteindrai aisément jusque là. Il ne sera pas difficile d'arracher les barreaux.

— Mais je ne vois pas comment je pourrai vous suivre, dit Charlot.

— Cela ne serait pas possible ; mais il n'y a pas d'autre chance de succès.

— Vous avez raison, monsieur Georges, dit Charlot, avec un accent de tristesse ; et je comprends qu'il vaut mieux que ce soit vous ; mademoiselle Emma préférera devoir son salut à vous plutôt qu'à moi ; je ne suis pas assez fou pour ignorer cela.

Georges saisit la main de Charlot, et la serra fortement.

— Elle saura tout, répliqua-t-il, et elle appréciera votre noble dévouement ; mais, je vous en prie, Charlot.

— En voilà assez se dit là dessus. Je veillerai, tandis que vous.

— il s'arrêta un moment, puis ajouta avec un soupir, — irez chercher mademoiselle Emma.

Tout en parlant, ils s'étaient approchés de la fenêtre.

— Etes-vous armé ? demanda Charlot.

— Non, par une étourderie impardonnable, j'ai oublié de prendre mes pistolets.

— Prenez les miens, dit Charlot, en lui donnant ses armes, à présent montez, et que le ciel vous protège.

Charlot baissa le dos de façon que George pût monter sur ses épaules, et puis, il se releva tout doucement jusqu'à ce que son compagnon pût saisir les barreaux de la fenêtre.

France en prit un, l'arracha, et le passa à Charlot qui le fit tomber à terre.

Puis un second et un troisième suivirent le premier.

L'ouverture était maintenant assez grande pour que le corps d'un homme put passer, et Georges, au moment où Charlot lui murmurait "bonne chance" saisit le bois de la fenêtre, et se hissa dessus.

Une seconde après il avait disparu.

La première partie de sa difficile entreprise était accomplie.

La pièce dans laquelle Georges s'était ainsi introduit sans opération, était, ainsi qu'il s'y était attendu, une sorte de cabinet rempli d'une foule d'objets au milieu desquels il lui fallut marcher avec précaution pour ne rien renverser.

Il rencontra enfin la porte, l'ouvrit et se trouva dans un corridor noir qui conduisait à un escalier.

Il eut le soin d'ôter ses brodequins.

— Si je rencontre quelqu'un, se dit-il, je lui saute à la gorge, sans lui laisser le temps de crier ; et puis, lui mettant le canon du pistolet sur le front, je le forcerai à me conduire à l'appartement où Emma est enfermée.

Mais il n'aperçut pas un ombre, tandis que, avec la légèreté d'un chat, il gravissait l'escalier.

Un bruit de voix arrivait bien jusqu'à lui par intervalles, mais il était aisé de voir que ceux qui parlaient étaient dans le bas de la maison.

L'escalier communiquait avec un autre corridor, qui, à son tour, communiquait avec un autre. Cette maison semblait être un vrai labyrinthe de corridors.

À chaque porte, et il y en avait beaucoup, Georges s'arrêta, et appliqua successivement l'oreille et les yeux.

Mais tout était obscurité, et il n'entendit pas le moindre son.

Il s'avavançait lentement dans le troisième corridor, lorsque soudainement, à l'autre bout, apparut une lumière qui se dirigeait vers lui.

Saisissant son pistolet d'une main ferme, il se jeta dans une sorte de renforcement formé par un angle dans le mur, et attendit, le cœur ému.

Deux personnes arrivaient le long du corridor, l'un un anglais, portant une petite lampe, et l'autre une vieille négresse, dont les traits d'ébène, contrastaient étrangement avec ses vêtements blancs.

Elle avait sur son bras un plateau sur lequel étaient des provisions. Ils n'étaient plus qu'à quelques pas de l'endroit où se tenait Georges, et ce dernier, sachant qu'il allait être infailliblement découvert, se disposait à s'élaner sur eux, lorsque l'homme et la femme s'arrêtèrent.

(A continuer.)

LE CONCOURS PROVINCIAL, AGRICOLE ET INDUSTRIEL POUR 1870

Ouvert au monde entier !

AURA lieu en la Cité de Montréal, MARDI, MERCREDI, JEUDI et VENDREDI, 13, 14, 15 et 16 SEPTEMBRE, sur le terrain Avenue Mont-Royal, près de Mile-End.

Prix offerts.....\$12,000 à \$15,000

Pour la liste des prix et les blancs d'entrées dans les deux départements, s'adresser au Secrétaire du Conseil d'agriculture, No. 615, rue Craig, à Montréal, ou aux Secrétaires des Sociétés d'Agriculture de Comté, qui en seront amplement pourvus.

Les entrées, dans le Département Agricole, devront NECESSAIREMENT être faites le ou avant SAMEDI, le 27 AOUT, mais pour les produits agricoles, ce temps sera prolongé jusqu'à SAMEDI, le 3 SEPTEMBRE, ainsi que pour les objets du Département Industriel.

N.B.—Messieurs les concurrents voudront bien faire leurs entrées aux dates spécifiées ci-haut, après lesquelles le Secrétaire les refusera infailliblement ; cet ordre étant nécessaire pour terminer les bâties et autres préparatifs de l'Exposition.

Des arrangements seront faits avec les principales lignes de Chemins de Fer et de Navigation, pour rapporter, FRANCO, à destination, tout objet ou animal exposé qui n'aura pas été vendu.

Pour plus amples informations, s'adresser au sous-secrétaire du Conseil d'agriculture de la Province de Québec.

GEORGES LECLERE,
Secrétaire C. A. P. Q.

Montréal, 14 Juin 1870.

Division Rivière-du-Loup

Chemin de Fer du Grand Tronc

STATIONS	Tous les jours		Express	
	Aller	Retour	Aller	Retour
Pointe-Lévi	10-00	4-00	9-00	8-00
Chaudière	10-40	3-50	9-00	8-00
St. Jean	11-00	3-30	9-20	8-30
St. Charles	11-30	3-10	10-00	7-45
St. Michel	12-00	2-50		
St. Valer	12-30	1-45		
St. Pierre	1-00	1-30		
St. Thoms	1-30	1-05		
St. Jean	2-00	12-40	11-00	6-00
St. J. de G.	2-30	12-20		
St. J. de G.	3-00	11-50		
St. J. de G.	3-15	11-35		
St. J. de G.	3-27	11-20		
St. J. de G.	4-00	10-40		
St. Roch	4-30	10-20		
St. Adm.	5-00	9-50		
Rivière-Ouelle	5-30	9-30		
St. Jean	6-00	9-00		
St. Fédéral	6-15	8-45		
St. Hélie	6-30	8-20		
St. André	6-50	8-05		
St. Alphonse	7-08	7-50		
St. Alphonse	7-30	7-25		
St. Alphonse	8-00	7-00		

TRAIN D'EXCURSION—Partira de la Pointe-Lévi tous les samedis après-midi à 3-10, arrêtant aux Stations suivantes : 2 à 3-30 — 5 à 4-15 — 10 à 5-15 — 12 à 5-45 — 18 à 7-00 — 19 à 7-45 — 22 à 8-45. Le train d'excursion repartira de la Rivière-du-Loup tous les lundis à 5-45 du matin, arrêtant aux Stations suivantes : 19 à 6-40 — 18 à 7-20 — 12 à 8-20 — 10 à 9-10 — 5 à 10 — 2 à 10-40 — Hadlow à 10-55 — Pointe-Lévi à 11-00.